

Alan Bennett
La mise à nu des
époux Ransome
suivi de
Jeux de paumes

domaine étranger

10

18

LA MISE À NU
DES ÉPOUX RANSOME

suivi de

JEUX DE PAUMES

PAR

ALAN BENNETT

Traduit de l'anglais
par Pierre MÉNARD

1018

« *Domaine étranger* »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein

DENOËL

Si vous désirez être régulièrement tenu au courant
de nos publications, écrivez-nous :

Éditions 10/18
c/o 10 Mailing (titre n° 3518)
29, rue Claude-Decaen
75012 Paris

Titres originaux :

The Clothes they Stood Up In
& *The Laying On of Hands*

Pour *La Mise à nu des époux Ransome*

© Forlake Ltd, 1996, 1998

© Éditions Denoël, 1999, pour la traduction française
Pour *Jeux de paumes*

© Forlake Ltd, 2001

© Éditions Denoël, 2001, pour la traduction française
ISBN 2-264-03611-7

1018

12, avenue d'Italie — Paris XIII^e

Sur l'auteur

Alan Bennett est né à Leeds, dans le Yorkshire, en 1934. En 1954, il fait ses débuts sur la scène au festival d'Édimbourg. Puis, en 1960, il écrit et joue dans la revue *Beyond the Fringe*, énorme succès comique que l'auteur-interprète promène un peu partout, d'Édimbourg à Broadway. Tour à tour auteur, acteur, metteur en scène, Alan Bennett travaille pour le théâtre, la télévision, la radio ou le cinéma. Il est l'auteur de plusieurs novellas et de plus d'une dizaine de pièces de théâtre — *La Folie du roi George* qu'il a adaptée pour le cinéma, *Une femme sans importance*, *Un lit parmi les lentilles* — et de nombreux scénarios, dont notamment le célèbre *Prick Up Your Ears*, mis en scène par Stephen Frears.

LA MISE À NU
DES ÉPOUX RANSOME

Les Ransome avaient été cambriolés. « Volés », dit Mrs. Ransome. « Cambriolés », corrigea Mr. Ransome. Le vol s'applique aux personnes, le cambriolage aux habitations. Mr. Ransome exerçait la profession d'avoué et estimait que le choix des mots revêt une certaine importance. Pourtant, « cambriolés » n'était pas non plus le terme approprié. Les cambrioleurs trient, sélectionnent, ils emportent tel objet, négligent tel autre. Il y a tout de même une limite à leur capacité d'extorsion : ils s'intéressent rarement aux fauteuils, par exemple, et plus rarement encore aux canapés. Mais les leurs n'avaient pas fait dans la dentelle. Ils avaient tout emporté.

Les Ransome étaient allés à l'opéra, pour voir *Così fan tutte* (ou plus simplement *Così*, comme Mrs. Ransome avait appris à le désigner). Mozart tenait un rôle important dans leur union. Ils n'avaient pas d'enfant et, sans Mozart, ils se seraient probablement séparés depuis de longues années. Mr. Ransome prenait toujours un bain lorsqu'il rentrait à la maison, après son travail. Puis il passait à table. Après le dîner, il allait prendre un second bain, cette fois en compagnie de Mozart. Il s'immergeait, barbotait, se vautrait dans Mozart, jusqu'à ce que le petit Viennois l'ait nettoyé de toute la crasse, de toutes les saletés qu'il avait dû

supporter au bureau, au cours de la journée. Ce soir-là, il était allé prendre un bain public à l'opéra de Covent Garden, où le hasard avait voulu qu'ils soient assis juste derrière le ministre de l'Intérieur. Lui aussi était là pour se détendre et oublier les soucis de la journée, auxquels les Ransome devaient modestement contribuer, ne serait-ce qu'au plan statistique.

Mais d'ordinaire, le soir, Mr. Ransome jouissait de ce bain musical dans la plus complète solitude : Mozart s'adressait directement à lui par le biais de ses écouteurs et d'une impressionnante chaîne hi-fi, ultrasophistiquée et réglée avec la plus extrême minutie, que Mrs. Ransome n'avait pas le droit de toucher. Son épouse accusa d'ailleurs l'équipement d'être à l'origine du cambriolage, puisque ce sont des appareils de ce genre qui attirent avant tout les voleurs. Le vol d'une chaîne hi-fi est parfaitement banal. Celui d'une moquette l'est moins.

— Peut-être se sont-ils servis de la moquette pour envelopper la chaîne, dit Mrs. Ransome.

Mr. Ransome haussa les épaules et lui répondit qu'ils avaient plus vraisemblablement utilisé son manteau de fourrure à cet effet. Mrs. Ransome se remit à pleurer.

Ce *Cosi* n'avait pas été mémorable. Mrs. Ransome n'arrivait pas à suivre l'intrigue et Mr. Ransome, qui ne s'était jamais donné cette peine, jugea que l'interprétation n'arrivait pas à la cheville des quatre enregistrements de l'opéra qu'il possédait. Quant à la mise en scène, elle l'empêchait toujours de se concentrer. « Ces chanteurs ne savent pas quoi faire de leurs bras », dit-il à sa femme au cours de l'entracte. Mrs. Ransome songea que les bras n'étaient pas seuls en cause mais s'abstint d'en faire la remarque. Elle se demandait si le contenu de la marmite qu'elle avait laissée dans le four n'était pas en train de se dessécher, avec le thermostat sur 4. Le 3 n'aurait-il pas été suffi-

sant ? Peut-être le plat s'était-il effectivement desséché, mais elle aurait pu s'épargner ces angoisses. Les voleurs avaient emporté le four, ainsi que la marmite.

Les Ransome occupaient un appartement dans un immeuble edwardien à la façade rouge sang, non loin de Regent's Park. L'endroit était bien situé, par rapport à la City, même si Mrs. Ransome aurait parfois préféré un cadre plus excentré, s'imaginant vaguement en train de vaquer dans un jardin, une corbeille à la main. Elle n'était pourtant pas très douée dans ce domaine. Le saintpaulia que sa femme de ménage lui avait offert à Noël avait fini par rendre l'âme et elle avait dû le cacher le matin même dans l'armoire, hors de la vue de Mrs. Clegg. Encore un effort dont elle aurait pu se dispenser. L'armoire avait disparu, elle aussi.

Ils connaissaient à peine leurs voisins et leur adressaient rarement la parole. Il leur arrivait parfois de croiser des gens dans l'ascenseur, les deux camps se contentant alors d'échanger des sourires prudents. Un jour, ils avaient invité les nouveaux locataires de leur palier à venir boire un sherry, mais l'homme, selon ses propres dires, « était un fan des variétés ». Quant à sa femme, elle avait été réceptionniste dans un cabinet dentaire et possédait une maison en multipropriété au Portugal. Bref, l'un dans l'autre, la soirée avait été épouvantable et ils n'avaient jamais renouvelé l'expérience. Ces derniers temps, les locataires semblaient se succéder à un rythme accéléré et l'ascenseur était de plus en plus capricieux. Les gens n'arrêtaient pas d'emménager et de déménager, certains étaient même d'origine arabe.

— On se croirait dans un hôtel, je veux dire, se plaignait Mrs. Ransome.

— J'aimerais que tu te dispenses un jour de tous ces « je veux dire », répondait Mr. Ransome. Ils n'ajoutent strictement rien au sens de tes phrases.

Il subissait assez ce qu'il appelait « ce jargon informe » dans le cadre de son travail. Le moins qu'il puisse exiger, lui semblait-il, était qu'on s'exprime sous son propre toit dans un anglais correct. C'est ainsi que Mrs. Ransome, qui en temps ordinaire avait fort peu de choses à dire, parlait désormais de moins en moins souvent.

Lorsque les Ransome avaient emménagé à Naseby Mansions, l'immeuble pouvait s'enorgueillir de la présence d'un portier dont l'uniforme prune s'harmonisait avec la couleur de la façade. Il était mort un après-midi, en 1982, en appelant un taxi pour Mrs. Brabourne, qui logeait au deuxième et lui avait cédé sa place dans le véhicule afin qu'on le transporte à l'hôpital. Aucun de ses successeurs n'avait manifesté dans son travail un zèle égal au sien, ni une telle fierté pour son uniforme, et cette fonction de portier avait fini par revenir au concierge, qui ne se montrait jamais sur le perron de l'immeuble, ni à vrai dire ailleurs, et restait terré dans son repaire — une arrière-cuisine derrière la chaufferie où il passait l'essentiel de ses journées, endormi dans un fauteuil abandonné par l'un des locataires.

Le soir en question, le concierge dormait donc, non pas dans son fauteuil habituel, mais plus étrangement au théâtre. Soucieux de fréquenter un milieu social un peu plus reluisant, il avait décidé de suivre des cours du soir pour adultes et choisi d'étudier la littérature anglaise. Un jour où l'occasion se présentait, il avait même déclaré au responsable du cours qu'il souhaitait devenir un lecteur chevronné. L'enseignant nourrissait quelques idées alléchantes, quoique imparfaitement formulées, concernant les rapports entre l'art et le milieu socioprofessionnel. Apprenant qu'il était concierge, il lui avait donné des billets pour la pièce du même nom¹, estimant que les aperçus qui en résul-

1. Il s'agit de la célèbre pièce de Pinter : *The Caretaker* (Le Concierge). (N.d.T.)

teraient ne manqueraient pas de stimuler le travail interactif du groupe. Le concierge ne fut pas plus enthousiasmé par cette soirée que les Ransome par leur *Cosi* et les aperçus qu'il en rapporta s'avèrent assez limités : « Comparé à la vie réelle d'un concierge, déclara-t-il au cours suivant, ça ne vaut pas un clou. » L'enseignant se consola en songeant que, même si le concierge n'en avait pas conscience, cette soirée avait tout de même pu ouvrir certaines portes. Sous cet angle, il n'avait pas tort : les portes en question étaient celles de l'appartement des Ransome.

La police finit par arriver, mais ce ne fut pas une mince affaire de les alerter. Il ne suffisait pas d'empoigner le téléphone, les voleurs s'en étaient déjà chargés. Ils avaient embarqué les trois appareils de la maison et découpé avec soin les plinthes où les prises étaient fixées. Comme personne ne répondait dans l'appartement d'en face (« Ils doivent être au Portugal, dit Mr. Ransome, ou se trémousser dans un concert »), il se vit contraint de partir à la recherche d'une cabine téléphonique. Une qui soit libre, en tout cas, ce qui n'avait rien d'évident depuis qu'elles faisaient également office de toilettes publiques. Les deux premières que dénicha Mr. Ransome avaient même abdiqué leur fonction initiale et servaient uniquement d'urinoirs, leur téléphone ayant été arraché depuis longtemps. La solution, évidemment, aurait été d'avoir un portable, mais Mr. Ransome avait résisté à cette innovation (qui, selon lui, « trahissait un manque d'organisation évident »), comme il résistait à la plupart des nouveautés, hormis celles qui concernaient la sphère du matériel stéréophonique.

Il erra le long des rues désertes en se demandant comment les gens se débrouillaient. Les pubs étaient fermés, le seul magasin ouvert était une laverie automatique dans laquelle il aperçut, à travers la vitrine, un

appareil téléphonique. Mr. Ransome ressentit cela comme un heureux coup du sort. N'ayant jamais eu l'occasion de fréquenter ce genre d'établissement, il ne s'était pas rendu compte qu'il était devenu aussi facile de laver ses vêtements; mais, étant novice en matière de laveries automatiques, il n'était pas absolument certain que l'on puisse se servir du téléphone si l'on n'était pas en train de faire tourner l'une des machines. De toute façon, l'appareil était présentement entre les mains de l'unique occupant des lieux, une vieille femme emmitouflée dans deux manteaux qui, d'évidence, ne s'était pas servie d'une machine à laver depuis un certain temps. Ce dernier point encouragea Mr. Ransome.

La vieille était debout, l'écouteur collé à son oreille crasseuse. Elle ne parlait pas, mais ne semblait pas réellement écouter non plus.

— Pouvez-vous vous dépêcher, s'il vous plaît, lui dit Mr. Ransome. Il s'agit d'une urgence.

— Je suis dans le même cas, mon bon monsieur, dit la vieille. J'appelle Padstow. Le problème, c'est que ça ne répond pas.

— Je dois prévenir la police, dit Mr. Ransome.

— Z'avez été agressé, hein? dit la vieille. Moi, on m'a agressée la semaine dernière. On est tous logés à la même enseigne, de nos jours. Le mien n'était qu'un même. Ça sonne, là-bas, mais le couloir est long. En général, elles prennent une boisson chaude, à cette heure. Les religieuses, ajouta-t-elle à titre explicatif.

— Des religieuses? dit Mr. Ransome. Vous êtes sûre qu'elles ne sont pas déjà couchées?

— Non. Elles restent debout toute la nuit, quand elles sont de service. Il y a toujours quelqu'un dont il faut s'occuper.

Son oreille restait rivée au téléphone, dont la sonnerie retentissait au fin fond de la Cornouaille.

— Ça ne peut pas attendre ? demanda Mr. Ransome qui voyait s'éloigner le camion emportant ses affaires, quelque part sur le Ml. C'est vraiment une question de minutes.

— Je sais, dit la vieille, mais ces religieuses ont l'éternité devant elles. C'est ce qui fait leur charme, sauf quand il s'agit de répondre au téléphone. Je compte y faire une petite retraite en mai.

— Mais nous ne sommes qu'en février, dit Mr. Ransome, et je...

— Il faut s'y prendre à l'avance, expliqua la vieille. Elles ne cherchent pas à vous embobiner et vous servent trois repas par jour, ça n'a donc rien d'étonnant. L'endroit sert de maison de repos aux religieux des deux sexes. On n'imaginerait pas que des nonnes aient besoin de vacances, c'est tout de même moins fatigant de prier que de conduire un autobus. Ça sonne toujours... Elles ont peut-être fini leur boisson chaude et regagné la chapelle. Je pourrais sans doute rappeler plus tard mais...

La vieille jeta un coup d'œil aux pièces qui attendaient, dans la main de Mr. Ransome.

— Mais je n'ai pas récupéré mes sous, ils sont toujours dans l'appareil.

Mr. Ransome lui tendit une livre. La vieille s'empara aussi de la pièce de 50 pence, en lui disant :

— Z'avez pas besoin d'argent pour faire le 999, l'appel est gratuit.

Elle reposa le combiné et ses pièces retombèrent dans le réceptacle, mais Mr. Ransome était tellement impatient de composer son numéro qu'il y prêta à peine attention. Plus tard seulement dans la soirée, assis sur le sol de la pièce qui avait été leur chambre, il lança à voix haute :

— Tu te souviens des anciens claviers téléphoniques ? Ils ont disparu, tu sais, je ne l'avais jamais remarqué.

— Tout a disparu, répondit Mrs. Ransome en se méprenant sur le sens de sa remarque. Le ventilateur, le porte-savon... Ces gens sont inhumains. Je veux dire, ils ont même emporté la brosse des W.-C.

— Pompiers, police ou SAMU? lança une voix féminine.

— Police, dit Mr. Ransome.

Un silence s'ensuivit.

— Cette banane m'a requinqué, émit une voix masculine. Police, j'écoute.

Mr. Ransome entama ses explications mais l'homme l'interrompit aussitôt.

— Y a-t-il une personne en danger? demanda-t-il en mastiquant.

— Non, dit Mr. Ransome, mais...

— Aucune menace physique?

— Non, dit Mr. Ransome, néanmoins...

— Ça se bouscule au standard, dit la voix. Ne quittez pas, je vous mets en attente.

Mr. Ransome se retrouva en train d'écouter une valse de Strauss.

— Ils sont sans doute en train de prendre une boisson chaude, commenta la vieille qui, à en juger par l'odeur, se tenait toujours derrière lui.

— Excusez-moi, reprit la voix au bout de cinq minutes. Nous sommes en manuel pour l'instant, l'ordinateur a des ratés. Que puis-je pour vous?

Mr. Ransome lui expliqua qu'il avait été victime d'un cambriolage et lui donna son adresse.

— Vous êtes au téléphone?

— Évidemment, dit Mr. Ransome, mais...

— Quel est votre numéro?

— Ils ont emporté tous les appareils, dit Mr. Ransome.

— Comme d'habitude, dit la voix. C'étaient des portables?

— Non, dit Mr. Ransome. Il y en avait un au salon, un autre près du lit...